



Stephen Baxter

Accrétion

Le cycle des Xeelees - 4



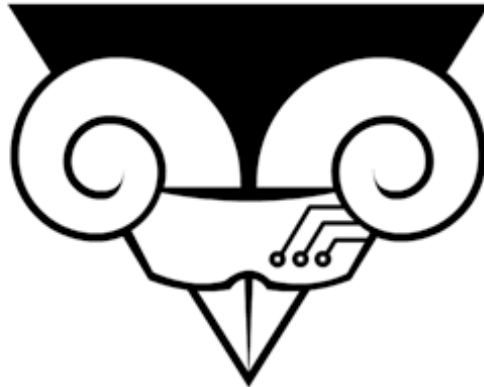
Accrétion

Stephen Baxter



Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Bérial'

Ouvrage publié sur la direction de Olivier Girard.

Traduit de l'anglais par Laurent Philibert-Caillat.

ISBN : 978-2-84344-486-9

Parution : février 2013

Version : 1.0 — 13/02/2013

Illustration de couverture © 2012, Manchu

© 1994 by Stephen Baxter

© 2012, Le Bérial' pour la traduction française

*Pour mon neveu,
Thomas Baxter*

- première partie -

Événement : Système

1.

Au moment même où elle naquit, elle comprit qu'il y avait quelque chose de bizarre.

Un visage se pencha sur elle : large, lisse, souriant ; des joues humides, d'immenses yeux scintillants. « Lieserl. Oh, Lieserl... »

Lieserl. C'est donc mon nom.

Elle examina le visage, scruta les rides autour des yeux, la courbe joyeuse de la bouche, le nez fort. C'était un visage intelligent, marqué par le temps. *Voilà un bon être humain*, se dit-elle. *Un bon spécimen...*

... bon spécimen ?

C'était impossible. *Elle* était impossible. Sa propre conscience, déjà prodigieuse, la terrifiait. Ses yeux n'auraient même pas dû être capables d'accommoder...

Elle essaya de toucher le visage de sa mère. Sa main était encore humide de fluides amniotiques, mais *elle grandissait à vue d'œil* ; les os s'allongeaient et s'élargissaient, emplissant sa peau lâche comme s'ils emplissaient un gant.

Elle ouvrit la bouche. Sa gorge était sèche, ses gencives déjà douloureuses sous la poussée de ses dents.

Des bras puissants se glissèrent sous elle ; des doigts adultes, osseux, s'enfoncèrent dans la chair meurtrie de son dos. Elle percevait d'autres adultes autour d'elle, le lit dans lequel elle était née, les vagues contours d'une pièce.

Sa mère la prit dans ses bras et l'amena devant une fenêtre. La tête de Lieserl roula sur ses épaules ; ses muscles en croissance étaient encore trop faibles pour soutenir son crâne de plus en plus pesant. De la salive lui coula sur le menton.

Une lumière immense envahit ses yeux.

Elle hurla.

Sa mère la serra dans ses bras. « C'est le Soleil, Lieserl. *Le Soleil...* »

*

* *

Les premiers jours furent les pires.

Ses parents — des silhouettes extraordinairement hautes, écrasantes — lui firent traverser des pièces lumineuses, puis un jardin inondé de soleil. Elle apprit à s'asseoir. Les muscles de son dos s'étirèrent, se développèrent en palpitant. Pour la distraire de cette douleur perpétuelle, des clowns faisaient mille cabrioles dans l'herbe devant elle, ricanant de leur grosse bouche rouge avant de disparaître dans une déflagration de pixels.

Elle grandit de manière explosive, se nourrissant constamment, un million d'impressions se bousculant dans sa fragile conscience.

Apparemment, il y avait ici, dans cette *Maison*, une infinité de pièces. Elle comprit peu à peu, lentement, que certaines étaient des salles virtuelles : des écrans sur lesquels pouvaient être projetées une multitude d'images. Néanmoins, la Maison devait compter des centaines de salles. Elle et ses parents n'étaient pas seuls ici ; d'autres gens vivaient là. Pourtant, au début, ils demeuraient en retrait, invisibles, et ne se signalaient que par leurs actes : les repas qu'ils préparaient, les jouets qu'ils lui laissaient.

Le troisième jour, ses parents l'emmenèrent promener en sauteur. C'était la première fois qu'elle quittait la Maison et son jardin. Tandis que l'appareil s'élevait, elle regarda à travers ses verrières concaves, le nez collé contre le verre chauffé.

La Maison était un fouillis de bâtiments cubiques blancs reliés par des couloirs et entourés de jardins — de l'herbe, des arbres. Plus loin, des ponts et des routes serpentaient au-dessus du sol et d'autres maisons parsemaient le flanc lumineux des collines, pareilles aux briques d'un jeu d'enfant.

Le sauteur monta en flèche.

Il décrivit un arc au-dessus d'un paysage de jouets. Un manteau d'océan bleu s'incurvait autour de la terre, la cernait. C'était l'île de Skiros, lui apprit Phillida — sa mère —, et la mer s'appelait Égée. La Maison était la plus imposante des constructions de l'île. Au centre de la masse terrestre se dressaient des sphères peintes en brun : des dômes de confinement du carbone, expliqua Phillida, des boules de glace sèche hautes de quatre cents mètres.

Le sauteur atterrit enfin sur une pelouse non loin du rivage. La mère de Lieserl la prit et la posa dans l'herbe ensablée, sur ses jambes flageolantes en pleine croissance.

Main dans la main, la petite famille descendit une courte pente pour rejoindre la plage.

Le Soleil brûlait dans un ciel d'un bleu insupportable. La vision de Lieserl avait quelque chose de télescopique. Elle distingua des groupes d'adultes et d'enfants, au loin, à mi-chemin de l'horizon, aussi nettement que si elle était parmi eux. Ses pieds, encore incertains, s'enfonçaient dans le sable rêche et humide.

Elle trouva des moules accrochées à une jetée abandonnée. Elle les détacha avec sa petite pelle et contempla, fascinée, leur pied gluant. Elle humait l'iode dans l'air, qui semblait imprégner sa peau même.

Elle s'assit sur le sable avec ses parents et sentit ses vêtements légers se tendre sur ses membres qui continuaient de grandir. Ils jouèrent à un jeu tout simple dont les pions évoluaient sur un plateau virtuel flottant, décoré d'échelles et de serpents persifleurs. Il y eut des rires, des récriminations exagérées de la part de son père, des parodies de tricherie élaborées.

Ses sens étaient comme électrisés. C'était une journée magnifique, pleine de lumière et de joie, d'impressions extraordinairement vives. Ses parents l'aimaient : elle le voyait à la manière dont ils se comportaient entre eux, venaient à elle, jouaient avec elle.

Ils étaient sûrement conscients de sa différence, mais ils ne paraissaient pas s'en soucier.

Elle ne voulait pas être différente. Être *bizarre*. Elle ferma son esprit à ses peurs et se concentra sur les serpents, les échelles, les pions étincelants.

Chaque matin, elle se réveillait dans un lit qui lui semblait trop petit.

Lieserl aimait le jardin. Elle aimait regarder les fleurs tendre leur minuscule et adorable visage vers le Soleil, dont la puissante lumière grimpa patiemment dans le ciel. Le Soleil faisait pousser les fleurs, lui avait affirmé son père. *Peut-être suis-je semblable à une fleur*, se disait-elle, *qui pousse trop vite à cause de toute cette lumière*.

La maison regorgeait de jouets : des briques colorées, des puzzles, des poupées. Elle s'en emparait et les faisait tourner entre ses mains qui s'allongeaient, grandissaient. Elle se lassa rapidement de chaque jouet, mais une babiole retint son attention. C'était un village miniature immergé dans un globe rempli d'eau ; il y avait là des gens minuscules, figés dans leur marche ou leur course à travers leur propre monde. Lorsqu'elle secouait le globe de ses mains maladroitement, des flocons de neige en plastique tourbillonnaient dans l'air avant de descendre se poser sur les toits et dans les rues. Elle scrutait les villageois prisonniers et se rêvait à leur place : être figée dans le temps, comme eux, libérée de la pression de *grandir*.

Le cinquième jour, on la conduisit dans une vaste salle d'école aux formes irrégulières éclaboussée de lumière. La pièce était pleine d'enfants ; *d'autres enfants* ! Assis par terre, ils peignaient, jouaient avec des poupées ou s'adressaient avec le plus grand sérieux à des images virtuelles : des oiseaux souriants, des clowns minuscules.

Les bambins se tournèrent vers elle lorsqu'elle entra avec sa mère ; tous avaient le visage rond et pétillant, comme des gouttes de Soleil filtrant à travers les feuilles d'un arbre. Elle n'avait jamais approché d'autres enfants. Étaient-ils *différents*, eux aussi ?

Une petite fille lui fit une grimace et Lieserl se pelotonna contre la jambe de sa mère. Mais les mains familières et chaudes de Phillida la poussèrent doucement en avant. « Vas-y. Tout ira bien. »

Examinant le visage grimaçant de cette petite fille qu'elle ne connaissait pas, les questions de Lieserl — d'une maturité excessive, trop élaborées — s'évanouirent. Soudain, tout ce qui lui importait, la seule chose qui importait dans le monde entier, était qu'elle soit acceptée par ces enfants, qu'ils ne sachent pas qu'elle était *différente*.

Un adulte s'approcha : un homme maigre aux traits lisses de jeune homme, portant une combinaison d'un orange ridicule dont la couleur se reflétait sur son menton. Il sourit. « Lieserl, c'est bien ça ? Je m'appelle Paul. Nous sommes heureux de te connaître. Pas vrai, les enfants ? »

Un chœur docile lui répondit : « Oui. »

« À présent, viens ; nous allons trouver de quoi t'occuper », dit Paul. Il la pilota au milieu des enfants pour l'amener à côté d'un petit garçon. Celui-ci avait les cheveux roux et les yeux d'un bleu étincelant. Il observait une marionnette virtuelle qui se brisait et se reformait perpétuellement : le chiffre deux, se divisant en deux flocons de neige, deux cygnes, deux enfants en train de danser ; le chiffre trois, qui devenait trois ours, trois poissons nageant dans l'air, trois gâteaux. Le garçon prononçait silencieusement les chiffres, répétant ce que disait la voix métallique du virtuel. « Deux. Un. Deux plus un, trois. »

Paul lui présenta le garçon — Tommy — et elle s'assit à côté de lui. Tommy était à ce point fasciné par le virtuel qu'il semblait à peine conscient de la présence de Lieserl — et encore moins de sa *différence* —, ce dont elle fut soulagée.

Tommy était allongé à plat ventre, le menton dans les mains. Lieserl adopta maladroitement la même posture.

Le virtuel termina son cycle. « Au revoir, Tommy ! Au revoir, Lieserl ! » Il disparut en un clin d'œil.

Tommy se tourna alors vers elle, la regarda tout simplement, sans la juger, avec une acceptation tacite.

Lieserl demanda : « Est-ce qu'on peut le revoir ? »

Tommy bâilla en se glissant un doigt dans une narine. « Non. Regardons-en un autre. Il y en a un très beau sur l'explosion précambrienne... »

– La quoi ? »

Il agita nonchalamment la main. « Tu sais, les schistes de Burgess, tout ça. Attends de voir des *hallucigenias* ramper sur ton cou... »

Les enfants jouèrent, apprirent et firent la sieste. Un peu plus tard, la fille qui avait adressé une grimace à Lieserl — Gin-nie — fit une scène. Elle commença par se moquer de la manière dont les poignets osseux de Lieserl dépassaient de ses manches (le rythme de croissance de Lieserl avait ralenti, mais à la fin de chaque journée, ses vêtements étaient invariablement trop petits). Puis soudain et sans raison particulière, Ginnie éclata en sanglots tout en se plaignant que Lieserl avait traversé son virtuel. Lorsque Paul vint les voir, Lieserl voulut lui expliquer calmement que Ginnie faisait erreur, mais Paul lui ordonna de ne pas importuner ses camarades et, en guise de punition, l'envoya au coin pendant dix minutes, privée de toute stimulation.

C'était injuste. Ce furent les dix minutes les plus longues de toute sa vie. Elle foudroya Ginnie d'un regard plein de ressentiment.

Le lendemain, elle avait hâte de retourner voir les autres enfants. Elle partit avec sa mère à travers les corridors ensoleillés. Ils atteignirent la porte dont elle se souvenait : il y avait Paul, qui lui lança un sourire un peu triste, et Tommy, et Ginnie. Mais Ginnie semblait différente : puérile, inachevée...

Elle faisait une bonne tête de moins que Lieserl.

Lieserl essaya de raviver la délicieuse animosité de la veille, mais l'étincelle disparut aussi vite qu'elle la rappela. Ginnie n'était qu'une gamine.

Lieserl eut l'impression qu'on lui avait dérobé quelque chose.

Sa mère lui serra la main. « Viens. Nous allons trouver un autre endroit où tu pourras jouer. »

Chaque jour était unique. Chaque jour, Lieserl découvrait un lieu différent, des gens différents.

Le monde rayonnait de lumière solaire. Des points brillants traversaient inlassablement le ciel : des habitats en orbite basse et des noyaux de comètes capturés pour l'énergie et la source de combustible qu'ils représentaient. Les gens parcouraient une mer d'informations et pouvaient accéder à des bibliothèques virtuelles depuis n'importe quel point du monde, sur un simple ordre en mode subvocal. Les paysages

étaient doués d'une forme de conscience ; il était pratiquement impossible de se perdre, de se faire mal ou même de s'ennuyer.

Le neuvième jour, Lieserl s'examina dans un holomiroir virtuel. Elle fit pivoter l'image pour détailler la forme de son crâne, l'implantation de ses cheveux. Son visage avait encore une douceur enfantine, mais la femme en elle émergeait déjà et son enfance reflétait comme la marée. Par son nez fort, elle ressemblerait à Phillida, mais ses cheveux avaient les reflets roux de ceux de son père, George.

Lieserl paraissait avoir neuf ans. Mais elle n'avait que neuf *jours*.

Elle ordonna au virtuel de se défaire ; il se dissipa en un million de répliques de son visage pas plus grandes que des mouches qui se dispersèrent au Soleil.

Phillida et George étaient de bons parents. Physiciens, tous deux appartenaient à une organisation qu'ils appelaient « Superet ». Lorsqu'ils n'étaient pas en sa compagnie, ils passaient leur temps à compulsiver des articles techniques qui défilaient dans l'air comme des feuilles mortes, et à explorer de complexes modèles virtuels des étoiles, disposés comme les couches d'un oignon. Bien que visiblement très occupés, ils lui accordaient leur temps sans jamais rechigner. Lieserl évoluait dans un univers heureux de sourires, d'attentions et de soutien.

Ses parents l'aimaient sans réserve. Mais ça ne suffisait pas toujours.

Elle commençait à se poser des questions compliquées, précises. Entre autres, sur le mécanisme qui lui permettait de grandir si rapidement. Apparemment, elle ne mangeait pas plus que les autres enfants qu'elle avait rencontrés ; alors, qu'est-ce qui alimentait son absurde croissance ?

Comment en *savait-elle* autant ? Elle était née déjà consciente d'elle-même, déjà imprégnée des rudiments du langage. Les virtuels avec lesquels elle jouait à l'école étaient certes amusants et elle apprenait toujours quelque chose à leur contact, mais ils ne représentaient que des miettes de savoir en comparaison de la somme de connaissances avec laquelle elle se réveillait chaque matin.

Qu'est-ce qui lui avait tant appris, alors qu'elle était encore dans le ventre de sa mère ? Et qu'est-ce qui lui apprenait encore tant ?

L'étrange petite famille avait développé des rituels simples et charmants. Le préféré de Lieserl était le jeu des serpents et des échelles, qu'ils pratiquaient tous les soirs. George avait rapporté à la maison un vieux plateau, un *vrai* plateau de carton, avec des pions de bois. Lieserl était déjà trop âgée pour y jouer, mais elle aimait la compagnie de ses parents, les plaisanteries subtiles de son père, le défi tout simple proposé par le jeu et le contact des antiques pions patinés.

Phillida lui montra comment utiliser des virtuels pour créer son propre plateau de jeu. Ses premiers efforts, le onzième jour, se résumaient à des formes simples, nettes, guère plus que des copies des plateaux commercialisés qu'elle avait pu voir. Mais elle ne tarda pas à expérimenter. Elle dessina un immense plateau d'un million de cases, qui occupait une pièce entière. Elle pouvait traverser ce plateau, qui se résumait à un plan de lumière disposé à hauteur de sa taille. Elle l'emplit de serpents minutieusement détaillés lovés sur eux-mêmes, d'échelles vertigineuses, de cases chatoyantes, tout un foisonnement de détails.

Le lendemain matin, elle se précipita dans la salle où elle avait bâti son plateau et en fut aussitôt déçue. Ses efforts lui semblaient ternes, immobiles, une simple

imitation ; malgré l'aide du programme virtuel, c'était manifestement l'œuvre d'une enfant.

Elle vida le plateau et ne laissa qu'une grille de cases pâles flotter dans l'air. Puis elle recommença à le meubler, mais cette fois avec des serpents à moitié humains, des « échelles » rampantes arborant mille formes. Elle avait appris à accéder aux bibliothèques virtuelles et pillait l'art et l'histoire d'une centaine de siècles pour peupler son plateau.

Bien entendu, il n'était plus possible d'y jouer, mais cela n'avait aucune importance. L'important était le plateau, ce monde en soi. Elle délaissa un peu ses parents et passa de longues heures à effectuer des recherches dans les bibliothèques. Elle abandonna ses cours quotidiens. Ses parents ne semblèrent pas s'en inquiéter : ils venaient lui parler régulièrement, et témoignaient de l'intérêt pour ses projets sans nuire à son intimité.

Le plateau l'occupa aussi le lendemain. Mais, cette fois, elle imagina des jeux sophistiqués en le divisant en pays et en empires au moyen de bandes lumineuses arbitraires. Des armées d'échelles se heurtaient à des légions de serpents pour rejouer les grands événements de l'histoire de l'humanité.

Elle regardait les symboles clignoter sur le plateau virtuel, scintiller, fusionner ; elle dicta les longues chroniques de ses pays imaginaires.

À la fin de la journée, elle avait commencé à s'intéresser davantage aux textes historiques qu'elle étudiait qu'aux extrapolations qu'elle en avait faites. Elle alla se coucher en souhaitant d'être déjà demain.

Elle se réveilla dans le noir, pliée en deux par la douleur.

Elle appela la lumière. S'assit au bord du lit.

Du sang maculait ses draps. Elle hurla.

Phillida prit place à ses côtés en lui caressant la tête. Lieserl se pressa contre la chaleur maternelle tout en s'efforçant de cesser de trembler.

« Je crois qu'il est temps que tu me poses des questions. »

Lieserl renifla. « Quelles questions ? »

– Celles qui te trottent dans la tête depuis ta naissance, sourit Phillida. Dès ce moment, je les ai vues dans tes yeux. Ma pauvre petite... tu étais déjà si *consciente*. Je suis désolée, Lieserl. »

Lieserl s'écarta. Elle se sentait subitement glacée, vulnérable. « *Qui suis-je, Phillida ?* »

– Tu es ma fille. » Phillida posa les mains sur les épaules de Lieserl et approcha son visage du sien ; Lieserl sentait la chaleur de son souffle. La douce lumière de la chambre faisait briller quelques mèches grises dans les cheveux blonds de sa mère. « Ne l'oublie jamais. Tu es aussi humaine que moi. Mais... » Elle hésita.

« Quoi ? »

– Mais tu as été... *modifiée*. Il y a des nanobots dans ton corps, expliqua Phillida. Sais-tu ce qu'est un nanobot ? C'est une machine qui, au niveau moléculaire...

– Je sais ce qu'est un nanobot, coupa Lieserl. Je connais l'AntiSénescence et les nanobots. Je ne suis plus une enfant, Mère.

– Bien sûr que non, répondit Phillida avec le plus grand sérieux. Mais dans ton cas, ma chérie, les nanobots ont été programmés non pas pour inverser le processus de vieillissement, mais pour *l'accélérer*. Est-ce que tu comprends ? »

Le corps de Lieserl était infesté de nanobots. Ils habillaient ses os de calcium, stimulaient la génération de nouvelles cellules, forçaient son corps à pousser comme un absurde tournesol humain — ils implantaient même des souvenirs, des connaissances artificielles, directement dans son cortex.

Elle eut envie de se gratter, d'arracher à sa peau l'infection artificielle. « *Pourquoi ? Pourquoi as-tu permis qu'on me fasse ça ?* »

Phillida se rapprocha, mais la jeune fille demeura tendue, récalcitrante. Elle enfouit son visage dans les cheveux de Lieserl ; cette dernière sentit le contact léger de la joue de sa mère au sommet de son crâne. « Pas encore, dit cette dernière. Pas tout de suite. Encore quelques jours, ma chérie. C'est tout... »

La joue de Phillida se fit plus chaude, comme si elle pleurait en silence dans les cheveux de sa fille.

Lieserl retourna au plateau de serpents et d'échelles. Elle se surprit à contempler sa création avec affection, mais aussi avec nostalgie ; elle se sentait coupée de cette construction élaborée, un rien obsessive.

Elle était déjà trop âgée.

Elle avança jusqu'au milieu du plateau scintillant et demanda à ce qu'un soleil, large d'une trentaine de centimètres, monte du centre de son corps. La lumière envahit le plateau et le dispersa.

Elle n'était pas la première adolescente à avoir bâti de la sorte un monde imaginaire. Elle lut au sujet des sœurs Brontë, leur presbytère isolé du nord de l'Angleterre, leur complexe monde partagé de rois, de princes, d'empires. Elle se renseigna aussi sur l'histoire de l'humble jeu des serpents et des échelles. Il était originaire d'Inde, où il servait à enseigner la morale sous le nom de *Moksha-Patamu*. Il présentait douze vices et quatre vertus, et l'objectif en était d'atteindre le Nirvana. On y perdait plus souvent qu'on y gagnait. Au XIX^e siècle, les Britanniques avaient adopté le jeu pour sa valeur éducative sous le nom de *Kismet* ; Lieserl contempla des images de plateaux étouffants et de serpents menaçants. Treize serpents et huit échelles expliquaient aux bambins que s'ils étaient gentils et obéissants, ils en seraient récompensés tout au long de leur vie.

Quelques décennies plus tard, le jeu avait perdu son contexte moral. Lieserl découvrit des images du début du XX^e siècle, sur lesquelles un petit clown à la mine triste escaladait avec héroïsme les échelles et dégringolait désespérément le long des serpents.

Le jeu, avec son charme et sa simplicité, avait survécu aux vingt siècles écoulés depuis la mort de ce clown oublié. Lieserl regarda fixement ce dernier, essayant de comprendre ce qu'il y avait d'attrayant dans ses pantalons bouffants, sa canne et sa petite moustache.

Elle s'intéressa aux *nombres* qui gouvernaient les différentes versions du jeu. Le ratio 12-4 du *Moksha-Patamu* en faisait un jeu plus difficile que le 13-8 du *Kismet*, mais dans quelle mesure ?

Elle entreprit de dessiner de nouveaux plateaux, mais il ne s'agissait que d'abstractions nettes, incolores, guère plus que des ébauches. Elle étudia des simulations de partie à grande vitesse, leur issue. Elle expérimenta avec divers ratios serpents-échelles, puis avec leur disposition. Phillida vint s'asseoir avec elle et lui expliqua les mathématiques combinatoires, la théorie des jeux — autant de nouvelles sources d'émerveillement.

Le quinzième jour, elle se lassa de sa propre compagnie et retourna en cours. Le point de vue des autres offrait un contrepoint agréable à ses capacités d'apprentissage rapide.

Le monde semblait s'ouvrir comme une fleur autour d'elle ; un monde plein de soleil, d'avenues d'informations infinies, de gens stimulants.

Elle s'instruisit sur les nanobots. Elle apprit les secrets de l'AntiSénescence, ce procédé qui rendait les humains effectivement immortels.

Les cellules d'un organisme étaient programmées pour se suicider.

Livrée à elle-même, une cellule générait des enzymes qui découpaient proprement son ADN, puis s'éteignait doucement. Le suicide d'une cellule était une manière d'empêcher toute forme de croissance incontrôlée — l'apparition d'une tumeur, par exemple —, mais aussi un outil permettant de sculpter un corps en plein développement ; dans l'utérus, le dépérissement des cellules indésirables façonnait doigts et orteils à partir de bourgeons de tissu amorphes.

La mort était l'état par défaut des cellules. Le corps devait continuellement leur envoyer des signaux chimiques pour leur ordonner de rester en vie. C'était comme un mécanisme de veille automatique ; si des cellules poussaient de manière incontrôlable, ou si elles se séparaient de leur organe parent pour se perdre dans le corps, elles étaient privées de l'environnement rassurant de ces signaux chimiques et obligées de mourir.

La manipulation nanotechnologique du processus rendait l'AntiSénescence très simple.

De même que la création d'une Lieserl.

Lieserl étudia tout cela en grattant distraitement ses bras *modifiés*.

Elle chercha l'entrée *Superet* dans les Bibliothèques Virtuelles. Rien. Sans être experte dans la recherche de données, elle comprit qu'il y avait là une omission.

On l'empêchait de se renseigner sur Superet.

Avec un garçon de sa classe nommé Matthew, elle s'aventura hors de la Maison sans ses parents pour la première fois. Ils empruntèrent un sauteur jusqu'à la plage où elle avait joué, enfant, douze jours plus tôt. Elle revit la jetée brisée sur laquelle elle avait trouvé des moules. L'endroit semblait moins vivant, moins magique, et la perte de la fraîcheur de ses sens d'enfant la rendit mélancolique. Elle se demanda pourquoi les adultes ne parlaient jamais de ce terrible déclin. Peut-être oubliaient-ils, songea-t-elle.

Il y avait des compensations, cependant.

Son corps était fort, souple, et le Soleil roulait sur sa peau comme de l'huile chaude. Elle courut et nagea, savourant le picotement de l'air chargé d'ozone dans ses poumons. Matthew et elle firent semblant de se battre et de se pourchasser dans

l'écume, grimpant l'un sur l'autre comme des enfants, mais pas tout à fait innocemment.

Comme le coucher du Soleil approchait, ils laissèrent le sauteur les ramener à la Maison. Ils se mirent d'accord pour se revoir le lendemain, peut-être pour une nouvelle excursion, ailleurs. Matthew l'embrassa fugitivement sur les lèvres avant de partir.

Cette nuit-là, elle ferma à peine l'œil. Couchée dans l'obscurité de sa chambre, l'odeur de l'iode toujours forte dans ses narines, l'image de Matthew ne quittait pas ses pensées. Son corps lui semblait palpiter des ruées brûlantes de son sang, de son infinie et perpétuelle croissance.

Le jour suivant, son seizième jour, Lieserl se leva rapidement. Elle ne s'était jamais sentie si vivante ; sa peau rayonnait encore du sel et du soleil de la plage, et il y avait en elle une incandescence, une douleur sourde au creux de son ventre, une tension.

Lorsqu'elle se rendit au hangar du sauteur, devant la Maison, Matthew l'y attendait. Il lui tournait le dos, et le Soleil encore bas faisait luire les fins cheveux de sa nuque.

Il se retourna vers elle.

Il tendit les bras, hésitant, mais les laissa retomber le long de son corps. Il semblait ne pas savoir quoi dire ; sa posture changea, subtilement, ses épaules s'affaissèrent un peu ; elle vit la timidité l'envahir.

Elle était plus grande que lui. Visiblement *plus âgée*. Elle prit brutalement conscience de la rondeur encore enfantine du visage de Matthew, de sa maladresse. L'idée de seulement le *toucher*, le souvenir de ses rêves fébriles de la nuit passée étaient absurdes, adolescents.

Elle sentit les muscles de son cou se tendre ; elle crut qu'elle allait hurler. Matthew lui parut reculer, comme si elle l'apercevait depuis l'autre bout d'un tunnel.

Une fois de plus, l'œuvre des nanobots, cette sournoise maladie technologique, perpétuelle, lui avait volé une partie de sa vie.

Mais, cette fois, c'était trop.

Phillida n'avait jamais semblé plus vieille. Les os de son visage tendaient sa peau, accentuaient profondément ses rides. « Je suis navrée, dit-elle. Crois-moi. Lorsque George et moi nous sommes portés volontaires pour le programme de Superet, nous savions que ce serait douloureux. Mais nous n'imaginions pas à quel point. Aucun de nous n'avait eu d'enfants. Peut-être que si ç'avait été le cas, nous aurions pu anticiper ce que nous vivons.

– Je suis un monstre, une expérience absurde, cria Lieserl. Une *construction*. Pourquoi m'avez-vous faite humaine ? Pourquoi pas un animal sans conscience ? Pourquoi pas un virtuel ?

– Tu devais être humaine. Aussi humaine que possible...

– Je ne suis humaine que par bribes, rétorqua amèrement Lieserl. Par fragments. Des fragments qu'on m'enlève dès que je les découvre. Ce n'est pas de l'humanité, Phillida. C'est grotesque.

– Je sais. Je suis désolée, ma chérie. Viens avec moi.

– Où ?

– Dehors. Dans le jardin. Je veux te montrer quelque chose. »

Méfiant, hostile, Lieserl laissa sa mère la prendre par la main, mais ses doigts restèrent inertes et froids dans la paume chaude de Phillida.

C'était le milieu de la matinée. La lumière du Soleil inondait le jardin ; des fleurs blanches et jaunes se dressaient vers le ciel.

Lieserl regarda autour d'elle. Le jardin était vide. « Qu'est-ce que je suis censée voir ? »

Phillida tendit solennellement le doigt vers le ciel.

Lieserl renversa la tête en arrière tout en s'abritant les yeux. Le firmament était un dôme bleu vif, seulement perturbé par des panaches de vapeur et les lumières des habitats en orbite.

Phillida ôta doucement la main de Lieserl de ses yeux et, lui soulevant légèrement le menton, orienta son visage vers le Soleil, comme une fleur.

La lumière de l'étoile lui emplît la tête. Étourdie, elle baissa les yeux et regarda Phillida à travers une brume floue de persistances rétiniennes. « Le Soleil ?

– Lieserl, tu as été... modifiée. Tu le sais. Tu traverses un cycle de vie humain à cent fois sa vitesse normale...

– Une année par jour.

– À peu de choses près, oui. Mais tout ceci a un but. Une justification. Tu n'es pas une simple expérience. Tu as une mission. » Phillida agita la main en direction du semis de bâtiments qui constituaient la Maison. « La plupart des gens ici, en particulier les enfants, ne savent rien de toi, Lieserl. Ils ont un travail, un but, leur propre vie à suivre. Mais ils sont ici pour toi.

» Lieserl, la Maison est là pour *t'imprégner* d'humanité. Les expériences que tu vis ont été conçues — même George et moi avons été sélectionnés — pour s'assurer que les premiers jours de ton existence soient aussi *humains* que possible.

– Les premiers jours ? » Soudain l'avenir, imprévisible, apparut comme un mur noir qui se dressait devant elle ; elle eut l'impression de n'avoir pas plus de contrôle sur sa vie qu'un pion sur un immense et invisible plateau de serpents et d'échelles. Elle leva le visage vers la chaleur du Soleil. « *Que suis-je ?*

– Tu es... artificielle, Lieserl. Dans quelques semaines, ton enveloppe humaine vieillira. Tu seras transférée dans une nouvelle forme... Ton corps humain sera...

– Mis à la poubelle ?

– Lieserl, c'est si difficile. Ce moment sera comme une mort, pour moi. Mais ça ne sera *pas* une mort. Ce sera une métamorphose. Tu obtiendras de nouveaux pouvoirs — ta conscience même sera remodelée. Tu deviendras l'entité la plus éveillée de tout le Système solaire...

– Je ne veux pas. Je veux être moi. Je veux être libre, Phillida.

– Non. Tu n'es pas libre, je le crains ; tu ne le seras jamais. Tu as un but.

– Quel but ? »

Phillida leva à son tour la tête vers le ciel. « Le Soleil nous a donné la vie. Sans lui, sans les autres étoiles, nous ne pourrions pas perdurer. Nous sommes une espèce solide. Nous pensons vivre aussi longtemps que les étoiles, des dizaines de milliards d'années. Et peut-être même plus... si possible. Mais nous avons eu... un *aperçu* du futur, un futur très lointain. Un aperçu inquiétant. Des gens commencent des préparatifs pour s'assurer que notre destinée ne nous échappera pas. Des gens

travaillent sur des projets qui mettront des millions d'années à porter leurs fruits... Des gens comme ceux qui travaillent pour Superet. Tu es l'un de ces projets, Lieserl.

– Je ne comprends pas. »

Phillida lui prit la main avec douceur ; ce simple contact humain paraissait incongru. Autour d'elles, le jardin n'était qu'une chimère fugitive comparée aux millions d'années et à l'avenir d'une espèce qui venaient d'être évoqués.

« Lieserl, le Soleil a un problème. *Tu* devras découvrir quoi. Le Soleil se meurt ; quelque chose, ou quelqu'un, le *tue*. » Les yeux de Phillida étaient immenses ; ils scrutaient Lieserl, la dévisageaient, cherchaient sa compréhension. « N'aie pas peur. Ma chérie, tu vivras éternellement. Si tu le veux. Et tu verras des merveilles dont je ne peux que rêver. »

Lieserl fixa les grands yeux vacillants de sa mère. « Mais tu n'aimerais pas être à ma place, n'est-ce pas, Phillida ?

– Non », répondit-elle doucement.

2.

Louise Ye Armonk se trouvait sur le pont supérieur du *SS Great Britain*. De là, elle pouvait contempler la totalité du superbe paquebot vapeur de Brunel : le pont lustré, les lucarnes, les mâts vertigineux avec leurs rouleaux de cordage, l'unique cheminée trapue à mi-longueur du bâtiment.

Et au-delà du globe scintillant qui abritait le vieux navire, la lisière du Système solaire s'étalait comme une immense pièce vide.

Louise se sentait encore un peu ivre — et d'une ivresse mauvaise, à présent — des suites de la fête en orbite qu'elle avait quittée quelques minutes plus tôt. D'un ordre subvocal, elle expédia des nanobots dans son système sanguin, dessaoulant rapidement dans un bref frisson.

Mark Basset Friar Armonk Wu, l'ex-mari de Louise, était près d'elle. Ils avaient quitté le *Nord* alors que les festivités battaient encore leur plein pour se rendre ici, à la surface de Port Sol, dans une navette étroite. Mark était vêtu d'une combinaison de tissu pastel ; il tourna la tête pour observer le vieux navire, les courbes de son cou déroulant leur élégante longueur.

Louise était soulagée qu'ils soient seuls ici, qu'aucun des colons interstellaires présomptifs du *Nord* n'ait décidé de les accompagner pour passer un dernier moment sur cet avant-poste de Sol afin de se recueillir sur cette relique du passé de la Terre — même si la nostalgie était précisément l'une des raisons qui avaient poussé Louise à faire acheminer le vieux navire jusqu'ici.

Mark lui toucha le bras ; la paume de sa main, à travers le fin tissu de la manche de Louise, était chaude, vivante. « Tu n'es pas heureuse, n'est-ce pas ? Même dans un moment comme celui-là. Ta plus belle réussite. »

Elle scruta le visage de Mark pour essayer de deviner ce qu'il voulait dire. Il se rasait la tête, si bien que son crâne fin et délicat transparaissait à travers sa peau mate ; il avait le nez étroit, les lèvres fines, et ses yeux bleus — si frappants au milieu de ce visage sombre — étaient entourés d'une résille de rides. Il avait une fois manifesté son envie de les faire lisser, ce qui n'aurait été qu'une simple formalité dans le cadre d'un renouvellement AS, mais elle y avait opposé son veto. Non qu'elle en ait été offusquée, mais l'absence de rides aurait ôté l'essentiel du caractère de ce visage raffiné — l'essentiel de la patine du *temps*, se disait-elle.

« Je n'ai jamais pu lire en toi, dit-elle enfin. Peut-être est-ce pour ça que ça n'a pas marché entre nous, finalement. »

Il eut un rire léger, une étincelle d'ébriété encore manifeste dans sa voix. « Oh, allons. Notre couple a duré vingt ans. On ne peut pas dire que ça n'a pas marché.

– Sur une existence de *deux siècles* ? » Elle secoua la tête. « Tu me demandes ce que je ressens. Si quelqu'un qui ne te connaissait pas — qui ne nous connaissait pas — t'entendait, il aurait l'impression que tu te fais du souci pour moi ; alors, pourquoi est-ce que j'ai le sentiment que, dans un petit coin de ta tête, tu te moques de moi ? »

Mark retira sa main et elle vit presque des volets se refermer derrière ses yeux. « Parce que tu as mauvais caractère ; tu es morose, malpolie... Bah, au Léthé, tout ça.

– De toute manière, tu as raison, dit-elle enfin.

– Quoi ?

– Je ne suis pas heureuse. Mais je ne suis pas sûre d'être capable d'expliquer pourquoi. »

Mark sourit. La lumière diffuse du dôme du *Britain* atténuait les rides autour de ses yeux. « Bon, quitte à être honnêtes l'un envers l'autre, pour une fois, j'aime assez te voir souffrir. Un peu. Mais je me fais aussi du souci pour toi. Viens, marchons. »

Il la reprit par le bras et ils longèrent le flanc tribord du navire. Leurs semelles émettaient un léger bruit de suction : leurs processeurs mineurs agrippaient puis relâchaient la surface du pont pour appuyer la gravité de Port Sol sans toutefois constituer une gêne. Ces chaussures étaient pratiquement au point ; Louise n'eut l'impression de tituber qu'à une ou deux reprises.

Le navire était ceint d'un dôme de verre semi-conscient et, au-delà de ce dôme, au-delà de la flaque de lumière sans source qui baignait le paquebot, le panorama de Port Sol s'étendait jusqu'à un horizon tout proche. Port Sol était une sphère de roche friable et d'eau gelée d'environ cent soixante kilomètres de diamètre, avec des traces d'hydrogène, d'hélium et d'hydrocarbures rares. Il évoquait l'immense noyau d'une comète. Son paysage tronqué était peuplé de formes sans substance, éthérées ; des sculptures tirées de la glace antique par des forces naturelles réduites à une lenteur géologique par la considérable distance qui les séparait du Soleil.

Port Sol était un *objet de Kuiper*. Lui et ses innombrables compagnons tournaient autour du Soleil au-delà de l'orbite de Pluton, tous confinés là par les résonances des champs de gravité des planètes majeures.

Louise se retourna vers le *Great Britain*. Même sur la toile de fond féérique de Port Sol, le navire de Brunel restait une création légère, gracieuse, élégante. Louise se souvenait être allée voir le navire, en cale sèche, sur Terre ; à présent, comme alors, elle plissait les yeux, louchait pour discerner la *forme* de la chose, l'idéal platonicien enfoui dans le métal que ce pauvre vieil Isambard avait tenté de dégager. Malgré ses trois mille tonnes de fer et de bois, les courbes fines, vives du navire lui donnaient l'allure d'un vaisseau de conte de fées. Louise songea aux décorations dorées et à la figure de proue armoriée, ainsi qu'aux émouvants et sobres symboles de l'industrie victorienne sculptés sur son étrave ; les rouleaux de cordage, les engrenages, le demi-carré, la gerbe de blé. Imaginer cette construction sophistiquée braver les tempêtes de l'Atlantique était impossible...

Elle pencha la tête en arrière et chercha l'étoile brillante du Capricorne, Sol, éloignée de six milliards de kilomètres. Même un visionnaire comme le vieil Isambard

n'aurait pu imaginer que son premier grand navire traverserait, pour dernier voyage, un océan aussi vaste.

Mark et Louise descendirent une volée de marches abruptes, au milieu du pont, pour rejoindre la promenade, qu'ils parcoururent dans sa longueur, contournant des blocs de petites cabines en direction de l'écouille de la salle des machines.

En chemin, Mark passa la main sur une cloison. Il fronça les sourcils et frotta ses doigts l'un contre l'autre. « C'est bizarre... Ça ne ressemble pas à du bois.

– Il est entouré d'une gangue de plastique semi-conscient qui le scelle et le nourrit... Mark, ce rafiot a pris la mer en 1843. Il y a plus de deux mille ans. Sans cela, il n'en resterait pas grand-chose. Je suis surprise que ça t'intéresse. »

Il renifla. « Pas vraiment. Ce qui m'intéresse, c'est pourquoi tu as tenu à descendre ici, maintenant, alors que tout le monde fête la fin de la construction du vaisseau.

– J'essaye de fuir l'introspection, dit-elle péniblement.

– Oh, bien sûr. » Mark se tourna vers elle et son visage capta la lueur satinée du bois vénérable. « Parle-moi, Louise. La petite partie de moi qui s'inquiète pour toi prend pour l'instant le dessus sur celle qui aime te voir souffrir. »

Elle haussa les épaules, mais ne put cacher son amertume. « À toi de me le dire. Tu as toujours été doué pour diagnostiquer mes états d'âme. De manière très précise et très éprouvante, d'ailleurs. Peut-être qu'avoir terminé ma tâche sur le *Nord* me rend mélancolique ? Tu crois que ça pourrait être ça ? Peut-être que je traverse l'équivalent d'une dépression post-coïtale. »

Il renifla. « Honnêtement, avec toi, c'était post-, pré- et pendant. Non, je ne pense pas que ce soit ça... Et, de plus, dit-il lentement, ton travail sur le *Nord* n'est pas encore terminé. *Tu as l'intention de partir avec lui*. N'est-ce pas ? De passer des décennies subjectives à le conduire vers Tau Ceti. »

Elle s'entendit grogner. « Comment l'as-tu su ? Pas étonnant que tu m'aies rendue dingue, toutes ces années. Tu t'intéresses beaucoup trop à moi.

– Mais j'ai raison, n'est-ce pas ? »

Ils avaient atteint le fantastique rêve victorien qu'était la salle à manger du *Britain*. Douze colonnes blanc et or, aux chapiteaux ouvragés, couraient au milieu de la pièce, dont les murs étaient bordés par deux autres rangées de douze colonnes. Entre elles, des portes s'ouvraient sur les coursives et les cabines ; des profils en médaillon surmontaient leurs linteaux dorés. Les murs étaient jaune citron, rehaussés de bleu, de blanc et d'or ; une lumière omniprésente, diffuse, étincelait sur les couverts et la verrerie disposés sur trois longues tables.

Mark s'aventura sur le tapis et passa la main sur la surface luisante, polie, de la table. « Tu devrais faire quelque chose pour ce plastique semi-conscient, histoire que sa surface imite un peu la texture naturelle du bois. Le toucher est la moitié du plaisir de la chose, Louise. Mais tu restes toujours... *en retrait*, n'est-ce pas ? Tu te contentes d'effleurer la surface ; l'apparence, la forme extérieure. Toucher les choses, s'en rapprocher ne t'a jamais intéressée. »

Elle ignore la pique. « Brunel avait un certain sens du style, tu sais ? Il a travaillé sur un tunnel sous la Tamise, avec son père.

– Où ça ? » Mark était né à Port Cassini, sur Titan.

Roland C. WAGNER

[L.G.M.](#)

Joëlle WINTREBERT

[La Créode et autres récits futurs](#)

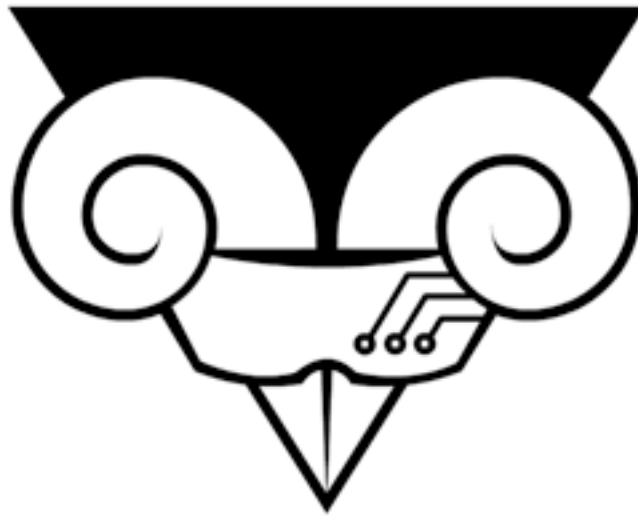
A paraître en numérique

[Le Chant du barde](#) de Poul ANDERSON (septembre 2012)

[Bifrost n° 68](#) : Spécial Ian McDonald (octobre 2012)

[Cagebird](#) de Karin LOWACHEE (novembre 2012)

[Sous des cieux étrangers](#) de Lucius SHEPARD (décembre 2012)



e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur e.belial.fr

Venez discutez avec nous sur forums.belial.fr

Retrouvez Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/ebelial) et sur [Facebook](https://facebook.com/ebelial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à ebelial@belial.fr. Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.